

D'autres synapses

Simon Brousseau

Number 159, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89364ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brousseau, S. (2018). D'autres synapses. *Moebius*, (159), 89–98.

D'AUTRES SYNAPSES

Simon Brousseau

Pendant quelques mois, pour faire *Synapses*, j'ai écrit des fragments chaque jour, attentif à ce qui se passait autour de moi, et je croyais avoir trouvé une façon de vivre en même temps qu'une forme littéraire. Je ne me suis arrêté qu'après avoir atteint la barre arbitraire des cinquante mille mots, parce que ce nombre me semblait assez imposant pour faire un livre (j'avais encore des ambitions platement quantitatives). La forme que j'avais bricolée – une longue phrase écrite au « tu » suggérant une plongée dans la psyché d'autrui – était devenue pour moi une façon d'appréhender le monde. Cette écriture me manque. Depuis, je me suis souvent senti freiné par la contingence de la fiction. Avec *Synapses*, je ne me posais pas ces questions. J'étais dans l'immanence. Le sens de ces fragments m'apparaissait dans l'accumulation, dans la possibilité que m'offre l'écriture de me pencher sur la vie des autres et d'oublier momentanément ma solitude. Cette activité me suffisait.

Pour le plaisir, j'ai décidé de terminer ma résidence chez *Mœbius* en renouant avec cette forme.

* * *

Tout ce temps tu allais les mains closes et tu l'ignorais, tu étais deux poings qui marchent, deux nœuds de peur, tu ne savais pas nommer la tension qui te crispait, et en te baladant un soir au parc Jarry tu as vu des mains de passants détendues, souriantes, as-tu cru comprendre, des mains ouvertes, tu as relâché les tiennes et tu t'es approché de l'étang afin d'observer les canetons frayer pour la première fois, le vent entre les doigts, tu t'es laissé émouvoir par la douceur apparente de leur duvet et tu t'es penché pour effleurer l'eau, mais déjà tes mains s'étaient refermées.

L'autre soir dans le bus alors que tu rentrais seule, égarée dans des pensées disjointes que la musique dans tes oreilles n'éclaircissait pas, tu t'es mise à fixer un passager qui te tournait le dos, d'abord sans trop t'appliquer puis de plus en plus intensément, comme si le motif de son veston en tweed t'avait jeté un sort, et, pour t'amuser, tu as commencé à lui répéter mentalement l'ordre de se retourner en te concentrant sur sa nuque tout en fronçant les sourcils, tu cherchais à lui transmettre un message grâce à des ondes émises par ton cerveau, et quand il s'est finalement tourné vers toi, tu as sursauté et tu as fixé le sol jusqu'à la fin du trajet.

Après y avoir songé pendant des années, la femme que tu aimes a pris rendez-vous avec une voyante et ça t'a préoccupé, tu as eu peur que la dame, cachée derrière un voile d'encens, lui suggère que tu n'es pas fait pour elle, que la possibilité d'un changement bénéfique surviendrait bientôt, mais qu'il faudrait avoir le courage de tourner la page,

tu as craint qu'elle ne révèle ta nature profonde d'empêcheur de vivre, que ta blonde réalise ta nocuité et décide sur un coup de tête de se débarrasser de toi, et quand elle est rentrée et que tu l'as questionnée du regard, elle t'a serré dans ses bras en te disant qu'elle le savait déjà que vous seriez heureux longtemps ensemble.

Tu as été bouleversé quand tu as lu un livre sur la plasticité du cerveau, sur la vitesse à laquelle les circuits neuro-naux se font et se défont en toi au gré de tes furetages sur le Web, et, peu à peu, tu t'es mis à fuir cet écran, ces heures d'oisiveté, ces années passées à espionner des gens qui sont devenus des curiosités irrésistibles et qui t'ont permis d'affiner ta connaissance des façons dont la conscience se tourmente, criblant son dos de balles accusatrices, le lacérant avec le fouet de l'exigence la plus intransigeante, la plus tyrannique et qui t'interdit la possibilité du moindre fun.

Ce matin, tu as publié une photo de toi sur Instagram, tu faisais un clin d'œil en sortant la langue, un fusil dessiné par-dessus ton index qui pointait l'objectif, et sans y penser tu as écrit en commentaire que tu haïssais ta vie et que tu avais envie de tuer tout le monde tellement tout te faisait chier, fuck my life, concluais-tu, et une heure plus tard tu n'y pensais plus quand on a frappé à ta porte et que tu as dû répondre aux questions des policiers, un de tes abonnés avait porté plainte, il avait vu dans ton message un signal de détresse, trop stupide pour comprendre que c'était une référence à la chanson que tu écoutes en boucle depuis que ton chum est parti.

Récemment, tu as réalisé que tu ne t'étais jamais confiée à un prêtre ou même à un ami de confiance, préférant garder pour toi ta honte et tes regrets, et tu as conclu que la somme de tes péchés était maintenant trop élevée pour être déversée dans les oreilles d'une seule personne, qu'il te faudrait des années de discussions à bâtons rompus avec un ami dévoué pour te nettoyer un tant soit peu de tes bassesses et que cela même tu le refusais par calcul, espérant que tu serais récompensée pour avoir épargné tout ce mal à ton confesseur, tout en sachant trop bien que cet espoir était encore une faute de trop.

Plusieurs jours après ta visite au musée Grévin, tu étais encore sous l'emprise du sentiment d'étrangeté qui s'est infiltré sous ton échine quand tu es tombé face à face avec ce chanteur populaire dont tu avais observé chacun des pores dilatés de son visage tombant, et son immobilité d'animal empaillé t'avait laissé une impression si persistante que la semaine d'après tu as rêvé à un monde métamorphosé en une immense exposition où tous tes proches étaient des statues de cire au sourire forcé et au front luisant, un monde dont tu étais l'unique spectateur et où une voix guillerette t'enjoignait à profiter de ta visite, tout en respectant la consigne de ne rien toucher.

Le fait que ton rythme cardiaque soit régulé par un système indépendant de ta volonté caché dans une noix au centre de ton cortex ne cesse de t'épater tant le dispositif est ingénieux, la tentation de lui commander d'arrêter au moindre malheur serait irrésistible si tu régnais sur tes fonctions vitales, et le suicide, facile et tentant, le cœur au contraire est l'ennemi numéro un quand on veut mettre fin à ses jours, et sa résistance, son obstination à battre

contre tes humeurs les plus noires te rappelle que la vie est une force qui s'affirme grâce à toi, malgré toi, et qui fait la sourde oreille quand tu lui intimes d'arrêter.

Tu avançais sur la rue Henri-Julien un matin après avoir passé la nuit à ronger ton frein, incapable de dormir ou de travailler, quand tout à coup tu as entendu la voix d'une chanteuse d'opéra au travers des branches touffues des arbres, portée par une lumière épaisse, sirupeuse, la voix d'une femme triste qui disait au revoir aux joies du passé, tu as aperçu une dame qui buvait un café sur son balcon en dodelinant la tête, puis tu lui as demandé qui chantait et elle t'a répondu, avec le ton généreux des confidences, qu'il s'agissait de la Callas, et tu as eu l'impression d'enfin comprendre ceux qui prétendent qu'on ne peut vivre sans musique.

Au début du secondaire, tu as dévoré en les tenant sous ton pupitre les quarante-deux volumes de la série *Dragon Ball*, et encore aujourd'hui il t'arrive de rêver que tu te retires comme Sangoku dans la salle de l'Esprit et du Temps, cet endroit situé dans un sanctuaire où il est possible de passer une année complète tandis qu'une seule journée s'écoule sur Terre, ce qui te permettrait d'approvoiser l'esseulement et de sonder ton esprit afin de le débarrasser, peut-être, de cette angoisse parasite qui le grignote, au lieu de quoi tu es condamné à avancer à l'aveuglette, seul et sans but, dans un monde qui te refuse le moindre sursis.

Tout content d'aller faire des longueurs après une bonne journée à travailler sur un manuscrit, tu te lances dans ton premier 400 mètres avec aplomb, tu entres dans ta bulle,

oublies ton stress, quand soudain lors d'un virage un sauveteur t'interrompt pour t'apprendre que tu vas devoir sortir de la piscine parce qu'il y a un caca dans l'eau, et tu es tellement en mode édition de textes que tu t'attardes surtout à son usage de la forme passive, tu trouves cela fort généreux à l'égard du pauvre enfant qui sera montré du doigt dans le vestiaire par ses camarades plus continents de faire comme si cet étron était apparu par magie et que personne ne l'avait chié.

Avant d'aller sous la douche, tu t'imposes l'examen de ton corps devant le miroir, tu le scrutes comme si ce n'était pas le tien, le traître se répand, s'éloigne du noyau dur de ta peine, cherche à fuir la voix qui le juge, puis tu embarques sur la balance pour confirmer ce que tes yeux entrevoient, ces graisses flasques qui ballottent quand tu marches, et parfois pour te punir tu te laves à l'eau froide, l'engourdissement te saisit, ta peau se révolte mais tu persistes, tu utilises ta débarbouillette comme une gomme à effacer, tu te frottes la faute jusqu'à ce que ton père frappe à la porte pour te signifier qu'il est temps de sortir, car le souper est prêt.

Le printemps est enfin de retour et avec lui tes déplacements à vélo et ta peur de mourir, chaque jour en te rendant au travail tu dois zigzaguer entre les nids de poule, respirer les émanations d'asphalte déjà chaud, trouver un chemin parmi les automobilistes colériques, ces hommes rougeauds qui brandissent un poing par leur fenêtre en te doublant à toute vitesse, ces chauffeurs de taxi qui n'ont pas de temps à perdre et qui te frôlent, laissant derrière eux quelques notes de musique caribéenne, et malgré tout tu persistes parce que tu aimes sentir la fatigue dans tes

jambes, l'odeur des pommiers en fleurs, l'idée d'avoir une vie fragile et belle et de savoir la mettre en jeu.

Le dimanche, quand tu étais petit, ta mère allait souvent magasiner avec ses sœurs, te laissant aux soins de ton père, et bien que vous ayez passé de bons moments à inventer des créatures avec ton Light Bright, à jouer à Bataille navale ou à ériger des châteaux de cartes fragiles et hauts, tu te souviens surtout que tu l'exaspérais souvent, comme cette fois où tu as fait tomber la boule à neige offerte par la voisine, ton père a voulu t'écartier du dégât et tu t'es fendu le front contre le coin d'une chaise, tu saignais et en nettoyant ta plaie il t'avait imploré de raconter à ta mère que tu étais tombé en jouant, ce que tu avais accepté pour ne pas qu'ils s'engueulent.

Tu as décidé que tu ne voulais pas mourir sans avoir réussi au moins une fois à faire cent push-ups d'un coup, aussi as-tu entrepris de t'entraîner tous les matins comme De Niro dans *Taxi Driver*, sans toutefois fomenter le projet de tuer les proxénètes de la ville ou même de te tailler les cheveux en mohawk, car le but que tu poursuis doit être accompli dans la solitude, sans regard extérieur pour entacher le défi que tu t'es mis dans la tête de relever, et s'il arrive qu'on remarque le tonus nouveau de tes muscles, tu fais la moue en te rappelant que tu es rendu à cinquante et qu'il te reste la moitié du chemin à faire.

«Cohabiter avec le coyote», ces quatre mots attisent ton imagination chaque fois que tu vas courir au parc Frédéric-Back, et parfois quand tu t'arrêtes et que tu observes assez longtemps les profondeurs de la carrière, tu crois voir des ombres s'y mouvoir, tu regardes l'immense

pan de falaise et tu penses aux déchets domestiques enfouis sous tes pieds, aux gaz que leur décomposition relâche, et tu te dis qu'il est beau de faire du sport dans cet endroit qui a longtemps été un temple de la pollution et qui est maintenant le terrain de jeu de prédateurs capables de dévorer un enfant.

Ceux qui n'ont pas de voiture ne s'en rendent pas compte, mais les voyages usent les freins et les pneus, sans compter le changement d'huile à faire tous les cinq mille kilomètres sous peine d'endommager le moteur, ils ne réalisent pas à quel point les petites dépenses s'accumulent pour former ensemble une somme écrasante, et c'est pourquoi quand vous êtes allés faire le tour des microbrasseries dans le Vermont, tes amis et toi, tu leur as demandé de verser une somme pour l'usure, qu'on pouvait couvrir grâce à une contribution symbolique de dix dollars par personne, selon tes calculs, ce qui ne les a pas empêchés de sourciller quand tu leur as fait cette requête.

Depuis quelques années, tu crois avoir remarqué qu'il y a plus de vent qu'avant, le mouvement des masses d'air accélère, tes dernières dates Tinder ont haussé les épaules quand tu as abordé le sujet, ils ne vivent pas dans le même monde que toi, le vent souffle de plus en plus fort et ils ne remarquent rien, c'est peut-être pourquoi tu te désintéresses d'eux, n'as pas envie de nouer des liens avec ces hommes pour qui tout est égal, tu en veux un capable d'interpréter les signes, dont l'épiderme est assez sensible pour détecter les variations de ton humeur et de la météo.

Une envie soudaine de composer des haïkus sur le toit de ton immeuble t'a prise, hier soir, tu avais bu quelques

coupes alors tu as trouvé le courage d'y grimper, ton chum sommeillait sur le divan et tu n'as pas osé le réveiller pour lui demander de tenir la base de l'échelle, si bien qu'une fois au sommet, tu as poussé le dernier barreau du bout du pied par mégarde et elle a basculé dans la ruelle, cela a fait un vacarme mais personne n'a réagi, tu étais prisonnière, tu t'es couchée sur le dos et tu as regardé le ciel, il n'y avait pas d'étoiles et personne pour venir te chercher.

Tout à l'heure, lors de la cérémonie d'hommages à l'école primaire où tu as fait ta carrière, on a souligné ton départ, trente-six ans de dévotion, on avait annoncé dans le courriel de l'événement que tu étais la mémoire vivante de l'établissement et, pour être à la hauteur de ce statut, tu avais préparé un long discours, tu avais dix pages de notes et l'émotion t'a rendue confuse, de sorte que tu t'es embrouillée et que ce qui devait durer dix minutes s'est étiré sur plus d'une demi-heure, tes collègues les plus jeunes se sont levés l'un après l'autre pour quitter la salle, ils devaient sans doute aller chercher les enfants, songer au souper, te préparer à l'oubli.

Tu as tes rituels matinaux et tu y tiens, après t'être douché tu attrapes une clémentine dans la corbeille à fruits et tu prends le temps de l'éplucher, peu importe la quantité de travail qui t'attend tu prends soin de ne pas déchirer la pelure, car ton but est qu'il n'y en ait qu'une seule, c'est ta manière de déterminer si la journée qui commence sera bonne ou mauvaise, et parfois quand la spirale est particulièrement symétrique tu prends une photo et tu la partages sur tes réseaux, tu écris des commentaires pleins d'entrain sur la succulence des quartiers que tu engouffres et sur le jus qui gicle sur ton écran.

Ce n'est un secret pour personne, tu aimes les fleurs et rien ne te fait plus plaisir qu'on t'en offre, tu vois dans le bouquet que tu poses sur ta table de travail la persistance de l'amour qui te lie à la personne qui te les a données, le parfum te rappelle votre complicité, seulement depuis que tu as adopté le vieux chat d'une amie partie vivre au Japon, ces cadeaux sont devenus synonymes de vomis, Tormund grignote les fougères dès que tu as le dos tourné et régurgite une substance verdâtre où baigne le plus souvent une crotte de poils sur laquelle il t'arrive de poser le pied quand tu te lèves la nuit pour aller aux toilettes.